

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

---

DÉPARTEMENT DE SEINE-ET-OISE

---

BULLETIN  
DE LA  
COMMISSION  
DES  
ANTIQUITÉS ET DES ARTS  
*(Commission de l'Inventaire des Richesses d'Art)*

---

LISTE ET ADRESSES DES MEMBRES DE LA COMMISSION  
PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES : (ANNÉES 1926-1929)  
NOTICES ET MÉMOIRES PRÉSENTÉS A LA COMMISSION

---

XLV<sup>e</sup> ET XLVI<sup>e</sup> VOLUMES



RODEZ  
IMPRIMERIE P. CARRÈRE (MAISON FONDÉE EN 1624)

---

1931



# ANNEXES



## DE L'HABITAT MAGDALENIEN EN SEINE-ET-OISE. PREHISTORIQUE

Quelques bons types de burins en silex de la craie et aussi d'eau douce recueillis à la surface du sol, tant à Chauffour, près Etréchy qu'à Videlles et à Milly, ne nous avaient point autorisé jusqu'à ce jour à affirmer le stationnement véritable des hommes de la race de Chancelade dans la région de Seine-et-Oise.

Nous soupçonnions bien leur passage dans les plaines de la Beauce, dépourvues de grottes naturelles, mais nous nous demandions si les Magdaléniens regardés jusqu'alors comme des troglodytes avaient séjourné dans les environs de Paris un temps suffisamment long pour y laisser des vestiges de leur séjour.

En septembre 1925, à la suite de petits sondages effectués par nous dans le bois de Saint-Martin de la Roche, non loin du bourg d'Etréchy (S.-et-O.), sur un point culminant qui a sans doute valu à la localité située immédiatement au-dessous, le nom de Pierre Brou, c'est-à-dire pierre abrupte, nous avons retiré à une profondeur d'un mètre, des cendres grises qui allaient nous permettre d'effectuer une trouvaille fort importante. Le bois de Saint-Martin de la Roche est situé à une altitude de 130 mètres au-dessus du niveau de la mer et à une cinquantaine de mètres au-dessus de la vallée de la Juine. La partie du bois

qui nous intéresse commande la vallée sèche de Chauffour-lez-Etréchy et l'amorce de celle de Brières-lez-Scellés de telle manière qu'il devait être impossible au temps des Magdaléniens, de se laisser surprendre par l'arrivée inopinée d'un animal dangereux. C'est dans ces conditions topographiques remarquables que les Magdaléniens occupaient la croupe du bois de Saint-Martin d'Etréchy, rappelant la forme d'un vaste promontoire. Avant d'asseoir leur habitat, les Magdaléniens ont établi un sol artificiel au-dessus de la table gréseuse naturelle reposant là « in situ ». Ce sol est formé par des sables à petits galets recouverts d'argiles rouges appartenant à la catégorie des « sables de fondeur » recueillis les uns et les autres dans la vallée d'Etréchy. Le sol magdalénien affermi à la manière d'une aire de grange se trouve sous les cendres dans un état parfait de conservation. La zone des cendres représentant l'unique niveau archéologique magdalénien a une puissance d'environ quinze à vingt centimètres. Ce dernier a dû être certainement plus épais, mais des actions de tassement et de circulation d'eaux souterraines l'ont naturellement diminué.

Voyons maintenant comment des cendres se sont maintenues depuis l'époque magdalénienne jusqu'à nos jours. C'est là, en effet, un curieux problème à se poser. Selon nous, les cendres se sont trouvées à l'abri des intempéries grâce aux larges dalles de grés très siliceux qui les recouvrent directement. Elles n'en ont pas moins subi les influences dissolvantes des eaux d'infiltration car les ossements et les débris de poteries qu'elles renferment sont fortement altérés.

Nous pouvons maintenant par la présence de l'ancien sol magdalénien, en nous aidant des documents graphiques recueillis sur les parois des grottes du Sud-Ouest de la France, reconstituer la forme de l'habitat des hommes de Chancelade en Seine-et-Oise. D'aucuns archéologues ont écrit bien à tort que les Magdaléniens en raison du froid vif qui régnait à leur époque, ne vivaient que dans l'intérieur

des grottes. L'étude attentive des gravures et des peintures pariétales des cavernes périgourdines, nous dévoilent la figuration de huttes analogues à celles des esquimaux actuels. Il est donc fort rationnel, d'après ces données, de supposer que pendant la période estivale, les Magdaléniens quittaient leurs obscurs repaires éclairés seulement par les lampes creusées dans des galets contenant encore des graisses animales, pour aller piquer leurs tentes dans des endroits défendus naturellement. Dans les régions du Centre et du Nord de la France ainsi que dans les environs de Paris, les Magdaléniens semblent avoir choisi de préférence comme lieu d'habitat des hauteurs. Partout où les grès de Fontainebleau affleurent, les Magdaléniens s'abritaient dans des cavités naturelles; mais, dans les plaines voisines, ils faisaient usage de huttes semblables à celles qui sont gravées sur les parois de la grotte de Font de Gaume dans les parages des Eyzies en Dordogne.

A la butte Saint-Martin de la Roche, nous entrevoyons d'après nos investigations l'emplacement de huttes. Si nous rapprochons cet emplacement de celui du Beauregard près Nemours en Seine-et-Marne, nous trouvons entre eux une certaine analogie. E. Doigneau il est vrai, n'a jamais signalé de foyers au Beauregard, mais la préservation des cendres ne constitue-t-elle point une rencontre tout à fait exceptionnelle? C'est vraisemblable.

Les Magdaléniens pour des raisons d'ordre défensif, affectionnaient les lignes de faite des vallées ou le sommet des buttes-témoins. A Etréchy (Seine-et-Oise), c'est l'éperon de Pierre Brou; à Milly c'est la butte Montceau; c'est la Motte d'Huismes en Touraine (1).

La dénudation a malheureusement fait son œuvre dévastatrice. Il n'est pas toujours possible de retrouver en place, c'est-à-dire au sommet des collines habitées par des

---

(1) La Motte d'Huismes forme un point culminant qui domine à la fois le Val de Loire au nord et la vallée de la Vienne au sud.

Magdaléniens des restes d'industrie humaine. Très souvent l'industrie lithique a glissé sur le flanc des coteaux en disparaissant dans les terres très meubles comme les sables de Fontainebleau. Ce ne sont donc que des fouilles accidentelles effectuées pour la construction de villas qui ont amené la découverte d'un outillage magdalénien dans les parties basses de la région de Fontainebleau comme celles de Montigny-sur-Loing.

En dehors des petits burins classiques très légers, simples ou doubles que nous avons rencontrés dans les foyers de Saint-Martin de la Roche, il en est d'autres qui n'ont jamais été signalés à notre connaissance. Ce sont des burins extrêmement épais et lourds dont l'usage nous paraît plus propre à débiter des os longs qu'à servir d'instruments à graver. En outre, la rencontre dans nos foyers de fragments de poterie, est grosse de conséquences si l'on songe que l'on n'a pas encore admis généralement jusqu'ici, l'existence de la poterie à l'époque de La Madelaine malgré qu'elle ait été signalée en 1887 par Julien Fraipont, professeur à l'Université de Liège. Ce savant relate qu'il a trouvé de bons fragments de vases dans les grottes d'Engis, de Spy et de Petit Modave en Belgique. Auparavant, dès 1835, Joly avait découvert dans la caverne de Nabrigas en Lozère un fragment de poterie grossière mêlée à un limon à ossements d'*Ursus spelæus*. Aujourd'hui nous pouvons confirmer une fois de plus la contemporanéité de la poterie avec l'industrie magdalénienne. Nos tessons de poterie sont menus, mais toutefois assez importants pour constater qu'ils ne portent aucun motif d'ornementation; ils se réduisent aisément en poussière comme si la poterie avait été mal cuite. A l'époque magdalénienne, on n'en était sans doute qu'à l'aurore de l'utilisation des terres argileuses; il n'existait probablement point de choix judicieux dans la matière première. Cette dernière devait être le plus ordinairement recueillie sur place ou presque; elle consistait soit en limons soit en argiles rougeâtres (terres des mou-

leurs). La cuisson de la poterie devait être défectueuse. Les pots ou vases n'étaient cuits qu'extérieurement devant le feu et tout au plus intérieurement au moyen de braises.

D'après Julien Fraipont, les poteries magdaléniennes de Belgique en forme de tasses et de gros gobelets d'une capacité d'un litre environ n'étaient probablement destinées qu'à transporter de l'eau.

Il nous convient maintenant de donner un aperçu sommaire sur la nature des silex utilisés à Etréchy, à la Butte Saint-Martin de la Roche par les Magdaléniens. Tous les silex taillés sont blancs comme de la porcelaine; ils se sont par altération transformés en cacholong. Avant d'être taillés, ils étaient extraits des alluvions chelléo-moustériennes de la Juine. Ce sont pour la plupart des silex de la craie très roulés, il y a aussi des débris de caillasses d'Etampes et des fragments de grés stampiens très quartzeux. Quant aux ossements, ils sont bien trop petits et trop altérés pour être déterminés. Il est très vraisemblable de les rapporter au Renne, si l'on songe que la première rencontre du renne en France a été faite par Jean Etienne Guettard en 1751 dans des éboulis calcaires comblant les interstices de blocs gréseux sur la colline Saint-Michel qui regarde la vallée de Brières-lez-Scellés. Cette découverte parut si troublante au dix-huitième siècle, que les collègues de Guettard à l'Académie des Sciences considérèrent les ossements d'Etampes comme provenant d'un renne rapporté de Laponie. C'est à l'heure actuelle une notion banale que celle de l'existence du renne en France, surtout depuis la rencontre de ses nombreux ossements dans les grottes paléolithiques. Aussi sa présence en Seine-et-Oise n'est pas faite pour surprendre maintenant que nous avons la preuve la plus convaincante du séjour des chasseurs de rennes dans l'Etampois, autrement dit dans une partie relativement très septentrionale de la France.

G. COURTY.